

jugal pour vivre sous la tente, comme certains de leurs camarades Arabes. Ils se conduisaient tous fort bien, excepté deux ou trois, et parmi ces derniers, une façon de colosse nommé Belloul, fort comme un bœuf et méchant comme un âne rouge. Encore celui-là n'était guère à craindre, car il était toujours en prison. On ne le lâchait que les jours de combat, où il faisait merveille.

Si, maintenant, on veut bien songer que l'élève trompette qui s'endormit, ce soir de mai, muni de son fournement dont il était jaloux comme d'une fortune, au milieu d'un peloton de nègres, a fini par devenir ministre de la guerre, on conviendra, j'espère, que le métier militaire n'est pas positivement une carrière fermée, et qu'avec un peu de chance, à la condition de s'aider aussi un peu, on arrive encore à y faire son petit chemin.

III

MAZAGRAN.

Mon maréchal des logis chef. — La peur des turcos. — Fleury. — A la côte. — Un bon secrétaire. — Ain-Madhi. — Première étape. — Préparatifs de défense. — Première rencontre. — Mazagran. — Attaque. — Sortie. — Épilogue inattendu.

Ma cohabitation avec les bons nègres dura fort peu de temps, et quelques jours après mon entrée au service, le maréchal des logis chef de l'escadron voulait bien utiliser mes aptitudes intellectuelles, en m'élevant au poste de secrétaire, qui me valut immédiatement le privilège de coucher, en compagnie du fourrier, dans une partie de la baraque aménagée pour servir de magasin à l'escadron. Ce fourrier s'appelait Fouquet. Sa spécialité était une mémoire réellement extraordinaire. Il connaissait tous les chevaux du régiment, un par un, non seulement par leur nom, mais encore par leur numéro matricule, par leur robe et le nombre de leurs balzanes. Il était, d'ailleurs, la preuve vivante que l'alcool, chez certaines natures d'élite, ne détruit pas la mémoire, car, bien rarement, le soir, il rentrait en état d'équilibre. Aussi rarement, il passait toute la nuit sans se livrer à certaines restitutions qui rendaient son voisinage désagréable, et qui l'avaient fait reléguer, par le chef, dans ce magasin dont je partageais le séjour avec lui.

Le capitaine de Montebello ne descendait pas jusqu'à ces détails infimes, et mon lieutenant de peloton, M. Roussel, n'y descendait pas non plus. Je m'en consolais en rentrant le plus tard possible et en piquant des têtes, une partie de la nuit, dans les bassins de Misserghin. Fouquet a été retraitsé comme adjudant du train des équipages.

Quant au maréchal des logis chef, il s'appelait Trentesaux. Vieux soldat, servant depuis quinze ans, il avait roulé dans presque tous les régiments de cavalerie d'Afrique, à cause de ses incartades perpétuelles qui l'empêchaient de rester en place. Ses chevrons d'ancienneté lui donnaient, au milieu de ses jeunes collègues, un air respectable. Mais il ne fallait pas s'y fier, car il était le plus fou de tous. Aussi lui fallut-il trente ans pour arriver au grade de sous-lieutenant de cavalerie, dans lequel il fut retraitsé. Pendant que je commandais le neuvième corps d'armée à Tours, ce vieux camarade, fixé à Blois, m'écrivait encore de temps en temps dans son style troupié et familier, et avec le tutoiement du temps jadis dont je lui avais fait une obligation. Une perle, d'ailleurs; sachant son métier sur le bout du doigt, mais se fiant trop à sa dextérité, et laissant, comme feu le cardinal Dubois, s'accumuler les choses qu'on doit régler journallement. Il en résultait, pour lui et pour moi, des coups de collier et des nuits entières passées sur d'interminables colonnes de chiffres. Le réveil sonnait ma délivrance, et, sous prétexte d'aller seller mon cheval, je m'évadais des additions, pour passer une heure de sommeil délicieux dans le magasin à fourrage.

Étant le seul spahi français de l'escadron qui parlât suffisamment l'arabe pour se faire comprendre, j'avais été chargé par le colonel de faire, en langue indigène, à la troupe toutes les communications réglementaires qui, sous la rubrique d'ordre du jour, doivent lui être trans-

mises au moment de l'appel. La mesure n'était pas indispensable, car il y avait assez de cavaliers indigènes comprenant le français pour traduire les ordres à leurs camarades. Mais elle était excellente, car il y a des avantages considérables à ce que, dans les corps indigènes, les hommes du cadre français parlent la langue et pratiquent les habitudes des gens du pays. Les Romains ont conquis le monde en s'assimilant la langue, les mœurs et jusqu'aux religions des vaincus. Les Russes, aujourd'hui, font la tache d'huile sur l'Asie par un procédé analogue. Les Anglais, au contraire, maintiennent un abîme entre eux et les natifs avec lesquels, dans leur orgueil, ils ne cherchent point à se mélanger. Aussi leur joug est-il lourd et détesté par des peuples qui rêvent perpétuellement de le secouer. De même en Algérie, nous, nous n'avons pas assez demandé à la plasticité de notre race les sacrifices qu'elle aurait pu accomplir, pour une fusion nécessaire avec l'élément indigène. Il aurait fallu faire comme Mahomet et aller à la montagne, puisque la montagne ne venait pas à nous. Conçoit-on, par exemple, quelque chose de moins judicieux que le recrutement des cadres français des corps indigènes, qui fait passer dans les spahis, au hasard de la liste d'avancement, des officiers sortis des hussards, des dragons, des cuirassiers, et qui devraient y rester? On parle toujours de l'immobilité orientale. Mais cette immobilité, l'avons-nous suffisamment tentée? Est-on bien sûr que la montagne n'aurait pas roulé un peu vers nous, si on avait fait ce qu'il fallait?

De mon temps, chaque régiment détachait à Saumur un brigadier indigène, comme élève instructeur. Que lui apprenait-on? A monter à cheval. Faire venir en France un Arabe pour lui apprendre à monter à cheval, c'est ce qu'on peut appeler un comble. Il est vrai qu'on le fait monter en selle anglaise, c'est-à-dire qu'on lui

apprend un système d'équitation qu'il n'a jamais appliqué, qu'il n'appliquera jamais. N'aurait-il pas mieux valu lui apprendre à lire, à écrire en français, les règles élémentaires de la comptabilité militaire, de façon qu'il revînt chez lui initié aux choses de son métier et partiellement imbu de notre esprit? En 1861, à la suite d'une conversation que j'eus avec le maréchal Randon, pendant que nous visitions ensemble l'école de Saumur, on fit venir à Paris un petit contingent indigène d'infanterie et de cavalerie, un bataillon de turcos et un escadron de spahis, pris alternativement dans chaque régiment et qu'on relevait tous les ans. Cet essai réussit pour les turcos. Il échoua pour les spahis, si j'ai bonne mémoire, par la faute de l'officier, très intelligent, mais aussi très paradoxal, qui en était chargé et qui commandait l'escadron. Après la guerre de 1870 on renonça à avoir des turcos à Paris. On ne voulait pas d'une troupe qui eût été, sous la main du gouvernement, un instrument aveugle. On craignait qu'en cas de troubles elle n'appliquât une répression impitoyable. On voyait déjà les têtes des Parisiens révoltés fauchées par le cimeterre, selon la mode arabe.

Cet inconvénient, plus ou moins redoutable, selon le point de vue auquel on se place, ne saurait être mis en balance avec les avantages d'un système qui contribuerait si puissamment à assimiler à notre civilisation l'élément arabe, si on faisait passer des corps de troupes indigènes dans des garnisons intelligemment choisies, dans le Midi, je suppose, dont le climat, se rapprochant de celui de l'Afrique, serait sans danger. Il n'y a, d'ailleurs, pas à espérer que l'Arabe s'assimile autrement à nous; car, dans les villes d'Algérie et de Tunisie où dominent les éléments français, il est trop près de ses propres coutumes pour n'en pas subir l'invincible attraction.

Afin de me faire pardonner ces réflexions, peut-être

un peu fortes pour la cervelle d'un simple spahi, je rentre en toute hâte dans mon baraquement de Misserghin. Aux spahis, il n'y avait pas d'instruction élémentaire. Les cavaliers, qui devaient arriver au corps, montés sur des chevaux de guerre convenablement dressés, étaient réputés suffisamment instruits pour passer dans le rang, c'est-à-dire à l'école d'escadron. J'étais solide à cheval et je maniais le fusil et le sabre de façon à ne pas paraître déplacé au milieu de mon peloton de nègres, à la manœuvre. Deux fois par semaine, le colonel nous imposait une grande marche militaire sur la route de Tlemcen, dans cette longue plaine de Misserghin bordée, au nord, par une chaîne de collines coupées de profonds ravins favorables aux embuscades, et aboutissant au sommet de Santa-Cruz qui domine Oran. Nous marchions ordinairement jusqu'à une fontaine appelée Aïn-Brédiah, située à trois heures et demie de Misserghin, au bord de laquelle se dresse le tombeau d'un marabout vénéré dans l'Ouest sous le nom de Sidi-Ali-Bouthlélis. Cette promenade, qui nous prenait toute la journée, avait trois buts. D'abord, elle nous familiarisait avec le service en campagne. Ensuite, elle démontrait aux tribus soumises que nous étions en mesure de les secourir, et au besoin de les châtier. Enfin, elle permettait au colonel Yusuf de vaquer sans être dérangé à une intrigue amoureuse qu'il avait nouée secrètement et qui, d'ailleurs, dégénéra bientôt en une liaison avouée.

Il y avait, à Misserghin, une jeune Espagnole aux yeux de velours, belle comme un ange et décente comme une madone, qui s'appelait Dolorès Menès et qui, plus tard, ne fut plus connue que sous le nom de la Niña, que lui avait familièrement donné le colonel. Elle était, disait-on, la fiancée de notre trompette-major, M. Party. De grand matin, le régiment montait à cheval. Quand il arrivait à la hauteur du ravin de Tem-Salmet, Yusuf

remettait le commandement au chef d'escadrons de Montauban, en lui donnant, pour instruction formelle et unique, défense d'accorder à qui que ce fût la permission de s'éloigner. Puis, suivi de son secrétaire, le maréchal des logis Fleury, il piquait des deux dans la direction de Misserghin et de la Niña, sûr de n'être dérangé par aucun fâcheux. Vers cinq heures du soir, nous rentrions. Le colonel venait au-devant de nous. En l'apercevant, le trompette-major faisait sonner sa plus belle fanfare. Il rentrait au quartier à notre tête, et tout le monde était content.

C'est ici, je crois, le moment de parler un peu du secrétaire de Yusuf, le maréchal des logis Fleury, et de raconter par suite de quelles circonstances romanesques, l'homme qui devait parcourir une carrière militaire si longue et si brillante entra aux spahis, sous les auspices de Yusuf, dont il devint et resta l'ami le plus dévoué et le plus utile.

Je l'avais vaguement entrevu au collègue Rollin, où nous étions séparés par cinq années d'études, mais où il était le camarade de classe de mon frère aîné. Il y avait, d'ailleurs, deux Fleury au collège. Ils perdirent de bonne heure leur père, commerçant notable, qui leur laissa à chacun une assez belle fortune : quatre cent mille francs environ. Mais, très liés avec les deux Perregaux, petits-fils du grand banquier et neveux de la duchesse de Raguse, ils prirent à leur contact de telles habitudes de luxe et d'élégance, qu'avant de quitter le collège ils s'étaient mis déjà dans les mains des usuriers et avaient fortement écorné leur capital. A vingt-trois ans, il ne restait plus à Fleury que soixante-quinze mille francs. Mais, en se ruinant ainsi en bonne compagnie, il avait acquis des connaissances de haute vie qui ne lui furent pas inutiles, par la suite. Il ramassa ces soixante-quinze mille francs et s'en alla en Angleterre, chasser l'héritière. Il avait tout ce qu'il fallait

pour ce genre de sport, étant jeune, grand, bien fait, portant beau et très aimé des femmes. Il revint bredouille, laissant dans les brouillards de Londres ses derniers louis et ne rapportant de ce voyage qu'une connaissance dont il ne pouvait pas soupçonner l'importance capitale : celle du prince Louis-Napoléon qui venait d'accomplir l'échauffourée de Strasbourg, qui passait pour un casse-cou sans avenir, et à qui il fut présenté par Fialin de Persigny. Rentré à Paris, Fleury tomba dans une détresse noire. Un jour qu'il la promenait sur le boulevard, il rencontra un de ses anciens amis de fête, Ernest Le Roy, lieutenant dans la garde nationale à cheval et honoré de la bienveillance particulière du Prince royal.

Frappé de son air sombre, Ernest Le Roy l'interrogea.

— Je pèse en ce moment-ci deux résolutions, lui répondit Fleury : faire un plongeon dans la Seine ou m'engager dans un régiment quelconque. Je suis vraiment réduit à l'une de ces deux extrémités.

— Je vous conseille la seconde, répondit Ernest Le Roy, la première étant irrémédiable. Avez-vous un régiment en vue ?

— Oui, le 12^e de dragons.

— Ne précipitez rien, et venez dîner demain avec moi. J'inviterai une espèce de Turc qui est en ce moment à Paris, homme charmant, du reste. Il s'appelle Yusuf et commande quelque chose en Afrique. Il pourra peut-être vous être utile. Édouard Perregaux s'était mis à la côte, comme vous. Il est allé trouver mon Turc, et le voilà maintenant officier de hussards. A demain. N'oubliez pas.

On pense si Fleury fut exact. C'était un charmeur, et avant le dessert, il avait conquis Yusuf, qui lui adressa le petit discours suivant :

— Écoutez, monsieur Fleury, notre ami m'a dit votre

triste situation. Il m'a dit aussi que vous étiez un homme de cœur et d'intelligence, c'est-à-dire de ceux que j'aime. Venez dans mon régiment. Je ne vous ferai pas longtemps attendre l'épaulette. Votre ami Perregaux n'a mis que trois ans pour l'obtenir, et Allouart de Saint-Hilaire, et d'autres encore. Tous ces jeunes gens de famille, qui veulent faire oublier leurs péchés de jeunesse par leur courage et leur bonne conduite, n'ont qu'à se confier à moi. Je les aiderai de tout mon cœur.»

Fleury n'en demandait pas davantage.

Le lendemain, il signait un engagement pour les spahis de Bône, que Yusuf commandait encore, et partait immédiatement pour aller attendre à Bône le commandant, retenu à Paris. A cette époque, il n'y avait pour l'Algérie qu'un courrier hebdomadaire de Toulon à Alger. D'Alger, tous les quinze jours, un aviso de l'État partait pour Oran, dans l'Ouest, et un autre pour Bône, dans l'Est. En débarquant à Alger, Fleury rencontra, par le plus grand des hasards, le colonel de Thorigny qui le connaissait, comme condisciple de ses beaux-frères, les Bocher. Le colonel de Thorigny, je l'ai déjà dit, commandait les spahis d'Oran et rentrait en France, en congé de convalescence. Lorsque le jeune engagé volontaire eut raconté sa lamentable histoire au colonel, celui-ci lui dit : « Mais, malheureux garçon, n'allez pas à Bône ! Vous vous engagez dans une impasse. Yusuf est complètement disgracié. Il ne reparaitra jamais en Algérie. Allez dans mon régiment à Oran. Je reviendrai bientôt, et, en attendant, je vais vous recommander au commandant de Montauban, qui vous soignera comme je le ferais moi-même. »

Spahis de Bône, spahis d'Oran, pour Fleury c'était la même chose. Il connaissait à peine Yusuf. Il avait des relations plus anciennes et plus sérieuses avec le colonel de Thorigny. Il accepta. Le colonel le mena lui-même à l'état-major général, fit agréer son change-

ment de destination, et, par le courrier suivant, Fleury arrivait à Oran. Il fit à pied, et en bottes vernies, les quatre lieues qui séparent Oran de Misserghin, fut reçu à bras ouverts par le commandant de Montauban et incorporé au 3^e escadron, commandé en l'absence du capitaine Bertrand, qui n'était jamais à son poste que pour y faire d'inénarrables folies, par le lieutenant de Loë, qui mourut, quelques années plus tard, lieutenant-colonel d'un régiment de chasseurs d'Afrique.

Le maréchal des logis chef de l'escadron, nommé Allix, le prit comme secrétaire. Et Fleury racontait que toutes ses fonctions consistaient alors à rayer, avec une règle et un crayon, les papiers de la comptabilité. Allix possédait la plus belle barbe des spahis, une barbe noire, touffue, frisée, brillante et longue, dont il était très fier. Il eut une fin lamentable. Devenu officier dans un régiment de France, il revint en 1857 au 1^{er} régiment de spahis, où il fut successivement capitaine-trésorier et capitaine d'habillement. Compromis dans une affaire de malversation, découverte par un hasard singulier et terminée par un procès retentissant, le pauvre Allix, qui n'était plus l'homme à la belle barbe noire d'autrefois, se sauva et fut trouvé mort quelques jours après sa fuite. On a pensé qu'il s'était suicidé pour échapper à la condamnation à cinq ans de détention dont fut frappé le major du régiment, accusé principal. Je raconterai d'ailleurs tout cela plus tard.

Fleury réglait son papier depuis trois mois à peine, lorsque se produisit dans la fortune de Yusuf le revirement inattendu que j'ai raconté : sa nomination au grade de lieutenant-colonel et au commandement des spahis d'Oran, en remplacement du colonel de Thorigny, décidément trop délabré pour revenir en Afrique et passé aux lanciers. Yusuf, qui avait la nostalgie de l'Afrique, à peine rentré en grâce, accourut à Oran. Il y trouva Fleury, et sans même lui demander par quel hasard il

le rencontra à Oran, l'ayant fait partir pour Bône, charmé d'avoir à sa disposition un garçon qui avait éveillé en lui, à première vue, une profonde sympathie, il l'attacha immédiatement à sa personne comme secrétaire par des fonctions réglementaires et régulières, et lui donna, dès que cela lui fut possible, les galons de brigadier.

Fleury avait une position très difficile et très délicate. Il lui fallait, pour la remplir auprès de Yusuf, autant de tact que de discrétion. Vivant dans l'intimité du colonel, commandant presque réellement le régiment derrière le rideau, réglant non plus du papier, mais aussi bien les affaires militaires que les affaires privées, il eut une telle légèreté de main et une telle habileté de manœuvres qu'il sut inspirer à Yusuf une amitié qui ne se démentit jamais, et se concilia dans tout le régiment, parmi ses chefs et parmi ses camarades, non seulement l'estime, mais encore la plus chaude sympathie. Il est juste de dire qu'il fut bien récompensé. Engagé en novembre 1837, il était sous-lieutenant le 11 janvier 1841, décoré à la suite d'un engagement dans lequel il prit un fanion à l'ennemi, lieutenant en 1842, capitaine en 1844 et chef d'escadrons en 1848. A partir de ce moment, servie par des circonstances encore plus extraordinaires que celles qui avaient présidé à ses débuts, sa carrière prit un nouvel essor. J'y reviendrai.

La vie d'un soldat en garnison n'a rien de bien palpitant, et la mienne s'écoulait à Misserghin dans la pratique régulière et monotone du service journalier, adoucie cependant et comme illuminée par la fréquentation de la famille du bon commandant de Montauban, où j'étais traité, je puis le dire, comme l'enfant de la maison.

Les spahis ne vivaient pas à l'ordinaire. Ils avaient une solde assez forte pour prendre pension à la can-

tine. Notre cantinier, nommé Mayer, Juif alsacien, nous faisait payer fort cher une cuisine abominable qui m'occasionna une véritable maladie de l'estomac, heureusement bien vite terminée, grâce aux bons soins du commandant qui me prit chez lui.

Raconterai-je la grande revue que nous passâmes, le 29 juillet, sur la route d'Oran à Mers-el-Kébir, pour célébrer le neuvième anniversaire des Trois Glorieuses? On nous fit monter à cheval, à deux heures du matin, et on nous laissa cuire au soleil pendant près de six heures, adossés aux rochers qui bordent la route, les yeux littéralement brûlés par la réverbération du soleil sur la mer immobile.

Au mois de septembre, nous reçûmes à Misserghin la visite du duc d'Orléans qui, le lendemain, nous passa en revue à Oran. Son Altesse Royale commençait alors en Algérie un voyage dont les conséquences furent historiques, puisqu'il amena la fameuse expédition des « Portes de Fer », qui allait rallumer la guerre sainte. Je me souviens parfaitement d'avoir vu, dans le brillant état-major qui entourait le Prince ce jour-là, le général Marbot, l'auteur des Mémoires qui ont obtenu tant de succès, et qui allait bientôt recevoir, à l'attaque du col de Mouzara, sa quinzième blessure; le duc d'Elchingen, alors très brillant lieutenant-colonel de dragons, une des premières victimes de la guerre de Crimée; le capitaine Munster, qui ne devait pas survivre plus d'un an aux fatigues de la guerre et à l'inclémence du climat.

Dans ses « Lettres sur l'Algérie », le duc d'Orléans raconte son différend avec le maréchal Vallée; à propos de la manœuvre qui allait raviver l'insurrection. Le maréchal voulait aller de Sétif à Alger, en traversant les fameuses « Portes de Fer », c'est-à-dire un défilé tellement étroit que, pendant cent mètres environ, deux hommes n'y pouvaient passer de front. Le Prince vou-

Revisita

lait aller de Sétif à Bougie, par la route directe qui traverse la Kabylie. Les deux avis ne valaient guère mieux l'un que l'autre. Celui du maréchal, qui prévalut, exposa l'armée à un désastre auquel elle n'échappa que par miracle. Celui du Prince eût peut-être infligé à l'armée ce désastre, en l'aventurant au milieu de la Kabylie encore indomptée. Tous deux auraient fourni, d'ailleurs, à Abd-el-Kader le prétexte qu'il guettait pour recommencer, en cette fin de 1839, la guerre qu'il préparait fiévreusement depuis deux ans, fondant des établissements sur les hauts plateaux, à Boghar, à Tkaza, à Tekdempt, à Saïda, c'est-à-dire dans des endroits qu'il jugeait hors de notre portée; et allant, pour établir une seconde ligne de résistance dans le Sud, jusqu'à assiéger une véritable place forte : Aïn-Madhi. Léon Roches, qui devint interprète principal auprès de Bugeaud, après un assez long séjour auprès de l'Émir, raconte, dans d'intéressants mémoires, ce siège auquel il prit part. Aïn-Madhi est une petite place entourée de hautes murailles flanquées de tours. Plus tard, en 1853, commandant supérieur à Laghouat, je contribuai à la sauver d'une destruction à laquelle l'avait condamnée un préjugé alors en cours, et qui consistait à regarder comme dangereux pour notre domination un centre de résistance fixe. Abd-el-Kader ne réussit pas à s'en emparer. Mais il obtint de Tidjeni, le grand chef religieux du Sahara qui la défendait, la permission de l'occuper quelques jours et accrut ainsi son prestige vis-à-vis des Arabes, par ce semblant de conquête.

Donc, au mois de novembre 1839, au moment où, dans mon sixième mois de service, j'obtenais les galons de brigadier, dans toute l'Algérie on entendait un froissement d'armes, on sentait une odeur de poudre. Le colonel eut la bonté de me placer au premier escadron, et dans le peloton destiné à Mostaganem. Ce fut

une des grandes joies de ma vie. J'allais revoir ma famille et faire connaissance avec la vie de campagne. La vie de campagne, à cette époque, en Algérie, n'était pas une partie de plaisir. Le pays n'offrait aucune ressource. Le soldat couchait à la belle étoile et n'avait pas encore de tente pour se défendre contre les intempéries. La moindre marche amenait parfois une catastrophe. L'année précédente, un bataillon du 1^{er} de ligne, parti d'Oran pour Mostaganem au mois de juin, avait été en quelque sorte écrasé, entre Arzew et la Macta, par un coup de siroco. Il avait fallu saigner sur place deux cents hommes foudroyés par la chaleur, et l'un de ces malheureux, pris d'une sorte de folie furieuse, avait mordu le bras du chirurgien avec une telle violence, qu'en retirant brusquement son bras, le chirurgien lui avait brisé les dents. Six mois plus tard, revenant à Oran, le même bataillon, au même endroit, fut surpris par une tourmente de neige fondue. Il laissa en route une partie de son effectif mort de froid, et la moitié des hommes qui survécurent dut entrer aux ambulances d'Arzew. L'histoire de notre conquête est féconde en désastres pareils.

Nous partîmes d'Oran par une belle matinée d'automne. Nous étions deux pelotons de cavalerie : mon peloton de spahis, commandé par M. Habaïby, le fils d'un ancien officier des mamelouks de la Garde, retiré à Melun et originaire de Syrie, et un peloton du 2^e de chasseurs d'Afrique, commandé par le sous-lieutenant Sauvage, avec qui nous ferons bientôt plus ample connaissance. Cette petite colonne avait pour chef le capitaine de Forton, des chasseurs d'Afrique, qui avait reçu pour instructions l'ordre de se garder comme en temps de guerre, instructions amplement justifiées par de nombreux signes avant-coureurs de la reprise des hostilités. Le vide s'était fait autour de nous, nos marchés étaient devenus déserts. Non seule-